

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 31/2 (2004)

DOI: 10.11588/fr.2004.2.63407

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

subversive, elle était destinée à être comprise à mi-mot par des contemporains disposant de réflexes culturels qui ne sont plus les nôtres. Il convenait de retrouver ces marques invisibles, en s'intéressant au système de la censure, aux querelles religieuses ou philosophiques, ou encore aux critères du vraisemblable selon le système mental d'un lecteur des années 1660.

Sur de telles prémices, l'auteur a pu ensuite délimiter de grands massifs dans cette littérature protéiforme. D'abord les classiques du récit utopique, les Gabriel de Foigny, Veiras, Tyssot de Patot et autres Lahontan, déjà bien connus. Ils proposent la vision soigneusement élaborée d'une société idéale où, en réaction contre le pesant ordre religieux qu'impose le Roi-Soleil, est exalté un régime de tolérance, fondé sur quelques principes de morale universelle, bref un déisme à peine déguisé. Quelques-uns vont même jusqu'à vérifier dans leur société imaginaire la fameuse hypothèse formulée par Bayle de la possibilité d'une société d'athées. On y retrouve aussi, ce qui a été depuis longtemps mis en évidence, une obsession de l'ordre, fondé sur l'obéissance de tous à un État-providence qui assure à chacun la satisfaction de besoins conçus comme modestes, dans une société volontiers de type agraire, où la propriété collective est la règle absolue.

Il existe encore bien d'autres formes de sociétés fantasmagoriques inventées en ce temps. Il en est de satiriques, également bien connues, et sur lesquelles l'auteur à juste titre ne s'attarde pas (celles imaginées par Cyrano de Bergerac ou Fontenelle); de »galantes«, variations brodées sur la Carte du Tendre; de polémiques, à partir des querelles religieuses ou philosophiques du moment (le lecteur est ainsi invité à un »Voyage au pays de Jansénie«, à un autre dans le »Monde de Descartes«!) etc. Il n'est, semble-t-il, aucun des grands thèmes qui ont agité le monde intellectuel tout au long de ce siècle qui n'ait suscité son *voyage imaginaire*.

L'étonnante variété des approches, appuyée sur une érudition sans faille dont témoigne une riche bibliographie, rend la lecture de l'ouvrage souvent passionnante. On remarquera pourtant que certains passages s'attardent un peu trop sur des aspects connus (la censure par exemple) ou qui font un peu digression (l'analyse des marginaux). Plus encore, la disposition de la matière laisse parfois le lecteur un peu déconcerté. On s'étonne ainsi d'attendre d'avoir lu les deux tiers du livre pour voir évoquée la vogue du récit de voyage, qu'en bonne logique on se serait attendu à voir traiter en préalable. On comprend mal aussi pourquoi la description des sous-genres est autant dissociée de celle des grandes utopies, alors qu'il s'agit bien dans les deux cas d'une présentation de contenu.

Ces réserves n'affectent pas une impression d'ensemble très positive. Par le biais de cette étude d'un genre littéraire très spécifique, c'est tout un monde intellectuel avec ses obsessions, ses réflexes culturels, ses modes de pensée qui renaît.

Henri DURANTON, Bron

L'Allemagne et la France des Lumières. Mélanges offerts à Jochen Schlobach par ses élèves et amis. *Deutsche und Französische Aufklärung. Festschrift für Jochen Schlobach. Études réunies par Michel DELON et Jean MONDOT*, Paris (Honoré Champion) 2003, 448 p. (Colloques, Congrès et Conférences, sur le dix-huitième siècle, 10).

Il y a deux sortes de mélanges offerts à un collègue ou ami. Les uns, pêle-mêle plutôt que mélanges, rassemblent des contributions dont on se demande, parfois, quels liens elles entretiennent avec l'œuvre de celui auquel elles prétendent rendre hommage. Les autres, par le choix des sujets et leur mode de traitement, font bien sentir, au contraire, l'influence que celui-ci a exercée. C'est de ces derniers que relèvent les »Mélanges offerts à Jochen Schlobach« qui, à chaque page, reflètent l'importance majeure qu'a jouée, pour la recherche sur les Lumières, cet érudit dont la disparition prématurée, à l'automne dernier, laisse un vide immense parmi les spécialistes du dix-huitième siècle. De fait, il a largement contribué

à l'essor de la recherche dix-huitièmiste par son intense productivité sur les Lumières – est-il nécessaire de rappeler son apport considérable à l'étude de Grimm ou Diderot? – et sur les échanges culturels qui en ont conditionné l'éploiement, par ses fonctions académiques ou encore par ses inlassables efforts dans l'organisation de colloques internationaux, une triple dimension que rappellent les pages liminaires de »L'Allemagne et la France des Lumières« et qu'expriment, aussi, les titres des trois grandes sections sous lesquelles Michel Delon et Jean Mondot ont intelligemment rassemblé les contributions du recueil: images et concepts, passages et traductions, images et dialogues.

La réflexion sur les conceptions de l'Histoire tout comme la détermination de concepts-clefs de l'histoire de la pensée occidentale ou encore de notions fondamentales de l'histoire littéraire, ont constitué, en effet, un des domaines d'étude privilégiés de J. Schlobach. À ce titre, il était légitime d'insérer dans la première partie des »Mélanges« la contribution de Jean Paul SERMAIN sur les choix rhétoriques de Voltaire et celle, quelque peu aride, de Max PFISTER sur la portée lexicographique de l'»Encyclopédie«, car sans conscience de l'historicité de la langue et des traditions rhétoriques qui en gèrent l'usage, une telle détermination n'est pas possible. Il était légitime, aussi, d'ouvrir les pages de ces »Mélanges« par un article de Claude DIGEON portant sur les parallèles et les différences des thèses de Michelet et Ancillon sur la philosophie de l'histoire et les analyses rigoureuses et parlantes que développe Martin FONTIUS à propos d'un Formey, qui, à l'intersection des traditions allemande et française, refusa la radicalité de celle-ci tout en diffusant les lumières au sein du protestantisme.

La spécificité confessionnelle de conception de l'*Aufklärung* interdit justement une approche monolithique des Lumières contre laquelle J. Schlobach se serait aussi élevé. Ce refus d'une approche simplificatrice se nourrit aussi de toute une réflexion développée au XVIII^e siècle sur la relativité des savoirs et l'expérience de l'altérité, deux problèmes dont la belle analyse que consacre Andreas GETZ à la figure de l'indigène Autourou dans le »Supplément au Voyage de Bougainville« rend très bien compte. La question de la réalité, dont la portée pour les récits fictionnels du siècle des Lumières est abordée, à propos des contes, par Petra GEKELER, ainsi que celle de l'identité passent donc par une approche de l'autre permettant de dépasser l'eurocentrisme – dans cette perspective, l'article de Zhang ZHILIAN est éclairant, qui, au-delà de traits communs aux Lumières européennes et chinoises, montre l'originalité profonde du dix-huitième siècle chinois – et une approche nationale étroite, comme en témoigne l'analyse, par Véronique OTTO, des phénomènes de décantation qu'implique la réception d'une littérature étrangère et la constitution d'un canon littéraire à partir d'elle. Ce dernier article est judicieusement placé à la fin de la première section des mélanges, qui ouvre à la série des contributions réunies sous le titre: »passages et traductions«.

Dans la lignée des travaux de J. Schlobach, ces contributions s'intéressent aux différentes formes de la médiation interculturelle en traitant ou de personnes, ou de textes imprimés qui participent de la communication européenne et témoignent de la sociabilité supranationale si caractéristique du siècle des Lumières. C'est ainsi que François MOUREAU expose de manière très convaincante la stratégie subtile développée par le Baron Grimm (de son côté, Sergueï KARP montre combien est ambigu ce titre de Baron auquel aspire Grimm) pour s'ériger en conseiller culturel de l'Europe, ou que Jean MONDOT, en s'appuyant sur le journal de J. J. C. Bode, montre en de belles pages les efforts déployés par ce littérateur cosmopolite pour unifier les franc-maçonneries allemande et française à la veille de désordres dont il perçoit l'imminence. Et Bernard BRAY, comme Jean SGARD, de montrer ensuite quelles figures prennent ces médiations interculturelles, une fois apaisée la tourmente révolutionnaire: en traduisant »Hermann et Dorothee« de Goethe, Bitaubé s'efforce, en effet, d'en atténuer tous les passages qui pourraient raviver des plaies encore mal fermées ou exaspérer un dangereux patriotisme (B. Bray), tandis que Dubois-Fontanelle, »historien de la totalité culturelle« aux conceptions littéraires très originales, tente de faire découvrir à ses étudiants une littérature allemande qui, pour n'être plus inconnue en France à l'époque, lui paraît

encore trop négligée (J. Sgard). Si c'est son action d'enseignant et d'historien de la littérature qui est mise ici en lumière, Silvia EICHHORN-JUNG, à l'instigation directe de J. Schlobach, éclaire les fonctions de publiciste assumées par Dubois-Fontanelle au sein de la »Gazette universelle de littérature« et la médiation, plus institutionnalisée, qu'il a pu exercer alors, de même que son rôle de vecteur prudent des Lumières.

La problématique de la réception et la prise de partie résolue pour une approche résolument comparatiste et interdisciplinaire qui sous-tendent ces contributions, sont également au cœur de l'appel lancé par Herbert SCHNEIDER à s'intéresser davantage aux comptes-rendus portant sur les tragédies lyriques et les ballets – une démarche dont il montre le caractère fructueux en se fondant sur l'»Année littéraire« de Fréron –, de la fine analyse du »Dictionnaire universel de commerce« de Savary Desbrulons que propose Hans-Jürgen LÜSEBRINK, ou encore de la magistrale étude que consacre Gerhard SAUDER à la réception du »Père de famille« de Diderot par Otto Heinrich de Gemmingen. Dans cette contribution, en effet, G. SAUDER s'interroge sur la réception de Gemmingen par le *Sturm und Drang* et sur sa réception par l'histoire littéraire allemande, en partant de la réception du texte de Diderot par le dramaturge allemand, une réception qui, au fil des éditions, revêt le caractère d'un dialogue avec la source originale.

Dialogue, c'est aussi, avec images, l'un des maîtres-mots de la troisième section des »Mélanges«, un sous-titre bien choisi, car J. Schlobach, dans son action et dans ses écrits, ne cessa, précisément, d'être un homme de dialogue. Le dialogue, dans cette dernière partie, revêt plusieurs formes, qui participent toutes de la naissance d'une certaine image de l'Allemagne ou d'une réflexion sur l'Histoire: dialogue tissé par un même auteur entre plusieurs de ses œuvres, comme c'est le cas de Voltaire dont les écrits historiographiques changent d'aspect au gré des conditions de rédaction ou des choix génériques (Henri DURANTON); dialogues mis en scène entre les représentants de nations à l'hostilité apparemment inéluctable, mais qui, symboliquement, finissent par se réconcilier, même si la conscience demeure que les différences culturelles, pour s'estomper lentement, ne disparaissent jamais (Roland MORTIER à propos de l'image des Allemands et de l'Allemagne chez Belle de Zuylen). Tantôt, aussi, le dialogue naît, entre deux auteurs, de l'interprétation divergente d'un même événement ou d'un même ouvrage, comme c'est le cas du dialogue, par delà les siècles, entre Condorcet et Jaurès à propos du sens de la Révolution française (André DASPRE) ou, au delà des frontières, entre Diderot et Frédéric II, dont les lectures de l'»Essai sur les préjugés« s'avèrent incompatibles (Hisayasu NAKAWAGA). La force du dialogue naît parfois aussi du non dit – c'est ainsi que Sade, qui ne se réfère qu'indirectement à Frédéric II, joue avec l'image présentée traditionnellement de ce souverain, et même la subvertit pour en faire sa figure tutélaire (Michel DELON) – ou même du refoulé, quand le truculent Sade, désormais non plus agent, mais objet du travail, se révèle être, pour »Madame Bovary«, un véritable palimpseste (Jeanne BEM). Plus sage, le dialogue entre Bernardin de Saint-Pierre et Rousseau révèle quelques aspects paradigmatiques des conceptions de l'utopie au siècle des Lumières (Uwe DETHLOFF). Si, dans l'article que Susanne KLEINERT consacre à Madame de Staël et Nicolas de Bonneville, il s'agit moins d'un dialogue que des affinités et des différences que laissent apparaître deux images de l'Allemagne forgées à la même époque, l'analyse que propose Manfred SCHMELLING de l'image du Français dans le théâtre allemand montre bien que le travail sur les images, s'il nourrit parfois le préjugé, peut participer aussi d'une rencontre interculturelle qui, justement, permet de dépasser ce dernier, un constat auquel J. Schlobach n'aurait pas manqué d'adhérer.

Inspiré par les travaux de Jochen Schlobach et leur reflet aussi, fidèle à l'esprit dans lequel il n'a cessé d'œuvrer, le recueil »L'Allemagne et la France des Lumières« est aussi une invitation à poursuivre dans la voie qu'a tracée celui qui, pour reprendre l'expression de Roger Martin du Gard, un auteur qui l'a accompagné tout au long de sa carrière, était né avec le besoin de comprendre.

Christophe LOSFELD, Halle